

**STENDHAL** (Henri Beyle, dit) . **étym.** de Stendal, n. d'une petite v. de Saxe. Écrivain français (Grenoble 1783 . Paris 1842). Après une adolescence où sa révolte contre son père et son précepteur (l'abbé Raillane) le conduisit à se déclarer athée et jacobin, il se passionna pour le dessin, les mathématiques et le théâtre, se livrant parallèlement à la lecture des philosophes et des romanciers sentimentaux du XVIII<sup>e</sup> s. . **Une carrière militaire** Engagé dans l'armée de Bonaparte, il découvrit, en 1800, l'Italie avec émerveillement. En même temps, séduit par la méthode des idéologues\*, il commença, dès 1801, à rédiger son Journal (publ. 1888 à 1935) afin de se mieux connaître. Sa carrière militaire ne fut pas remarquable. Malade, il manqua la bataille de Wagram. Il eut cependant une conduite exemplaire pendant la retraite de Russie, ce qui ne lui valut (et sa déception fut grande) aucune récompense. . **De 1810 à 1830** La seule année vraiment heureuse fut celle de 1810 où il se lança dans une vie mondaine et insouciant et fut nommé successivement auditeur au Conseil d'État et inspecteur du mobilier et des bâtiments de la Couronne. Fixé à Milan (1814-1821), il y fit paraître un essai, Rome, Naples et Florence (1817) signé du nom de Stendhal. De retour à Paris et fort bien reçu dans la société mondaine, il publia *De l'amour\** (1822), défendit un romantisme libéral en littérature (Racine\* et Shakespeare, 1823 et 1825) et donna successivement deux romans, *Armance\** (1827) et *Le Rouge\* et le Noir* (1830). . **De 1830 à la fin de sa vie** Assombri par sa relative pauvreté et son peu de succès littéraire, il retourna en Italie (consul à Trieste, puis à Civitavecchia, de 1830 à 1842) et entreprit en 1834 *Lucien\* Leuwen* (inachevé, 1855). De 1836 à 1839, en congé à Paris, il fit paraître *Les Mémoires d'un touriste* (1838), puis *La Chartreuse\* de Parme* (1839) et *L'Abbesse de Castro* (1839), recueil de nouvelles qui deviendra les *Chroniques\* italiennes* (posth. 1855), récits où il exprime son culte de la passion et de l'énergie, avant d'entamer, à son retour en Italie, *Lamuel* (1842), roman inachevé où toutes ses aspirations s'incarnent en une fascinante figure féminine. Après sa mort, paraîtront *le Journal, la Vie\* de Henry Brulard* (souvenirs d'enfance et d'adolescence, publ. 1890) et les *Souvenirs\* d'égotisme* (années 1821 à 1830, publ. 1892). . **Le beylisme** Rêvant des «plus nobles passions», l'amour et la gloire, il fait preuve également d'une sensibilité esthétique intense. Cependant, il cherche à être «davantage perception et moins sensation» en «s'expliquant, [...] s'analysant», n'hésitant pas à feindre «la grande froideur» pour mieux jouer la comédie sociale. On retrouve dans ses romans la même vision sans indulgence pour les mœurs de son temps. Ses héros sont en révolte contre l'ordre social (Julien\* Sorel ou Lamuel), méprisent le règne de l'argent (Lucien Leuwen) ou traversent avec hauteur les intrigues politiques (Fabrice\* del Dongo). Sous des formes différentes, ces personnages incarnent la même attitude devant la vie : le beylisme. Pour cultiver l'«art d'aller à la chasse au bonheur» (beauté et passion), ils déploient une grande énergie, faisant jouer leur volonté sur eux-mêmes (lucidité envers soi ou dissimulation nécessaire) comme sur les autres (épreuves infligées) et acceptation du risque. Ce désir de «marcher droit au but» se retrouve chez Stendhal écrivain. Persuadé qu'«un roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin», c'est par le récit de faits authentiques, par le choix délibéré du réalisme psychologique et le recours à un style incisif et dépouillé que Stendhal réussit à mettre «la puissance et les séductions de l'intelligence au

service du sentiment» (André Suarès).

**FLAUBERT** (Gustave) . Écrivain français (Rouen 1821 . Croisset, près de Rouen 1880). Élevé dans le cadre de l'Hôtel-Dieu de Rouen dont son père était médecin-chef (il y acquit peut-être «ce coup d'œil médical de la vie» qu'il préconisera plus tard), il partagea l'exaltation romantique de sa génération et se passionna très tôt pour la littérature, oscillant déjà entre un réalisme caricatural, qui s'en prend à la «sottise bourgeoise» (Dictionnaire des idées reçues, posth. 1911), et l'exaltation sentimentale, comme dans *Les Mémoires d'un fou* (1837-1838), récit autobiographique où il évoque sa grande passion pour Mme Schlésinger. . **Une vie passée à écrire** Alors qu'il entreprenait, sans goût, des études de droit à Paris (où il rencontra V. Hugo), il fut atteint d'une maladie nerveuse qui l'obligea à se retirer dans sa propriété de Croisset, près de Rouen (1846). Désormais, son labeur d'écrivain ne fut plus interrompu que par quelques séjours à Paris (liaison avec la poète Louise Colet\*), de grands voyages, notamment en Orient (de 1849 à 1851) avec Maxime Du\* Camp, et la rédaction d'une volumineuse Correspondance avec ses amis, L. Bouilhet\*, T. Gautier\*, George Sand\*, et, plus tard, Daudet\*, les Goncourt\* ou Maupassant\* . . L'œuvre de Flaubert, dans sa dualité, correspond bien aux «deux bonshommes distincts» qui se disputent en lui, «un qui est épris de lyrisme, [...] de toutes les sonorités de la phrase ; un autre qui fouille le vrai tant qu'il peut, [...] qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit». Ainsi, l'inspiration romantique domine dans *Salammbô\** (1862), roman carthaginois, dans *La Tentation\* de saint Antoine* (1849, 1856, 1874) comme dans *Hérodias* et *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* (qui appartiennent, avec *Un cœur simple*, au recueil *Trois\* contes*, 1877). Pourtant, même dans ces récits aux images somptueuses, à la prose éclatante, apparaît le souci de vérité historique (obtenue par une scrupuleuse enquête documentaire) si remarquable dans les œuvres «réalistes» : *Madame\* Bovary* (1857), *L'Éducation\* sentimentale* (1869) ou le roman satirique, *Bouvard\* et Pécuchet* (inachevé, 1881). C'est pour acquérir «cette vue du vrai» que Flaubert observe l'âme humaine «avec l'impartialité qu'on met dans les sciences physiques», car «le grand art est scientifique et impersonnel». Pour atteindre cette objectivité nécessaire, il faut donc «se transporter dans les personnages et non pas les attirer à soi ». Reproduire la réalité n'est cependant pas suffisant pour l'artiste ; ce qui importe, c'est de «partir du réalisme pour aller jusqu'à la beauté». Pour Flaubert, «plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus, et plus c'est beau». D'où ces «affaires de style» que connaît l'écrivain, recherchant la propriété des termes par d'innombrables retouches et éprouvant l'harmonie de son texte par l'épreuve du «gueuloir» pour s'adonner avec passion à la «recherche par-dessus tout de la beauté». . **étym.** Flaubert vient du germanique flod (variante de hlod) «gloire» et berht «brillant» ou de frod «prudent» et berht «brillant».

**GIDE** (André) . Écrivain français (Paris 1869 . id. 1951). Issu, par son père, d'une famille protestante du Languedoc, par sa mère, de la bourgeoisie catholique normande, A. Gide attribua à cette double ascendance la double postulation sensible dans son œuvre. . **Les premières œuvres** Tôt orphelin de père et élevé, selon une morale rigide, par une mère autoritaire, il épousa en 1895 sa cousine Madeleine à laquelle l'unissaient des sentiments sur lesquels il s'était déjà exprimé dans *Les Cahiers d'André Walter* (1891), recueil de proses poétiques. À la même veine symboliste appartiennent *Le Traité du Narcisse* (1891) et *La Tentative amoureuse ou le Traité du vain désir* (1893). . **De «Paludes» à «Thésée»** Parti en convalescence en Algérie (1893), Gide y traversa une crise spirituelle déterminante ; prônant désormais la légitimité d'un bonheur humaniste («rien que la terre») et le refus des acquisitions de l'éducation ou des impératifs de la morale, l'écrivain exalta la «ferveur» et l'ivresse d'une disponibilité sensuelle dans *Les Nourritures\* terrestres* (1897). Déjà nuancé dans le conte philosophique *Prométhée mal enchaîné* (1899) et dans le drame *Saül* (1903), cet idéal individualiste fut nettement tempéré dans *L'Immoraliste\** (1902). En 1909, parut (dans La Nouvelle\* Revue française, qu'il venait de fonder avec Copeau\* et J. Schlumberger\*) *La Porte\* étroite* où, manifestant une impartialité austère, Gide respectait l'«évasion vers le sublime» de son héroïne Alissa. Tendue vers la recherche d'un équilibre intérieur qui tînt compte également de la sensualité et de l'intelligence, de l'égoïsme et de l'altruisme, l'écrivain composa successivement *Les Caves\* du Vatican* (1914) et *La Symphonie pastorale* (1919), drame moral et conjugal d'un pasteur protestant (d'où l'équivoque du titre), où le classicisme de l'expression sert la ferveur sincère du ton. En 1925, un roman complexe, à la fois lyrique et critique, *Les Faux\*-Monnayeurs*, reprenait le problème de la création littéraire, abordé dans la jeunesse de l'écrivain avec *Paludes* (1895). Orienté vers un idéal humanitaire, après un voyage en Afrique noire, il dénonça les excès du colonialisme (*Voyage au Congo*, 1927 ; *Retour du Tchad*, 1928) et se rapprocha du parti communiste, nuançant cependant sa position dans *Retour de l'URSS* (1936) avant de s'opposer nettement aux communistes. En 1946, *Thésée* allait apporter la conclusion de la pensée morale de l'auteur en exaltant toute forme d'action qui rend aux hommes leur liberté intérieure. . **Les écrits autobiographiques** Parallèlement, dans son *Journal* tenu depuis 1889 (publ. 1943-1953), l'écrivain rendait compte avec une sincérité lucide et une constante exigence littéraire de la complexité de sa vie morale, sentimentale et intellectuelle, complétant ainsi un roman autobiographique, *Si le grain ne meurt* (1920 et 1924), un essai ancien, *Corydon* (1911 ; 1920 ; signé 1924), où il avait fait une courageuse et minutieuse apologie de l'homosexualité masculine, et ses *Correspondances*, riches et élaborées (avec F. Jammes, 1948 ; P. Claudel, 1949 ; Rilke, posth. 1952, et Valéry, 1955). [Prix Nobel de littér. 1947] . **étym.** Ce nom de famille vient du germanique Gido, nom de personne, de gid «chant, poème».

**MAURIAC** (François) . Écrivain français (Bordeaux 1885 . Paris 1970).

Chrétien de tradition familiale et d'éducation, élevé par une mère sévère, F. Mauriac évoquera souvent «le monde étroit et janséniste de [son] enfance pieuse, angoissée et repliée, et la province où elle baignait», le Bordelais (*Le Jeune Homme*, 1926 ; *La Province*, 1926 ; *Commencements d'une vie*, 1932 ; *Écrits intimes*, 1953). Venu à Paris en 1906, il se consacra à la littérature. Malgré la chaude approbation de Barrès\*, son premier recueil poétique, *Les Mains jointes* (1909), passa inaperçu, comme ses romans *L'Enfant chargé de chaînes* (1913) et *La Robe prétexte* (1914). . **Les romans** Révélé au public par *Le Baiser au lépreux* (1922), Mauriac allait désormais lier étroitement son œuvre à ses scrupules de chrétien divisé : «Comment guérir la concupiscence ? Elle n'est jamais limitée à quelques actes : c'est un cancer généralisé ; l'infection est partout.» Devant les puissances du mal, il n'est que deux attitudes possibles, le renoncement («*Le Désert de l'amour* (1925) ce pourrait être le titre de mon œuvre entière») ou la révolte (peinte dans *Thérèse\* Desqueyroux*, 1927). S'ils dénoncent avec âpreté toute tentative de compromis, toute alliance du mensonge et de la religion (*La Pharisienne*, 1941), les romans de Mauriac, d'un spiritualisme amer et inquiet, traduisent sa fascination en face du monde et de ses prestiges charnels. Dans une atmosphère fiévreuse, des âmes débiles (*Genitrix*, 1923) ou forcenées (*Le Nœud\* de vipères*, 1932) sont saisies par un amour, souvent féroce («cherchant qui dévorer») et toujours insuffisant, qui les laisse seules dans «cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux» que sont famille et société. À cet amour-haine qui évoque le monde racinien correspond une nostalgie de pureté (cf. *Vie de Racine*, 1928). Ainsi se justifie cette plongée tragique au sein du mal et du péché. Construits suivant une sévère progression linéaire, utilisant les procédés de la rétrospection et du monologue intérieur, les romans de Mauriac, comme ses œuvres dramatiques (*Asmodée*, 1937 ; *Les Mal-Aimés*, 1945), traiteront donc le thème pathétique de la grâce et du rachat (*L'Agneau*, 1954). . **Les essais et les articles** Auteur d'essais critiques (*La Rencontre avec Pascal*, 1926) et spirituels (*La Vie de Jésus*, 1936), Mauriac s'est également montré un journaliste et un polémiste de valeur. Les articles brefs et incisifs réunis dans le *Journal* (1934 à 1951), *Le Cahier noir* (1943, sous le pseudonyme de Forez) et le *Bloc-Notes* (1958 et 1961) le montrent soucieux, au nom du christianisme, d'une grande justice politique. Dans ce domaine, il épousa la cause des colonisés et les idéaux du gaullisme, terminant sa vie comblé d'honneurs. [Acad. fr. 1933 ; prix Nobel de littér. 1952] . **CLAUDE MAURIAC** Écrivain français (Paris 1914 . id. 1996). Fils du précédent, il est surtout connu pour le cycle autobiographique *Le Temps immobile* (1974-1985). . **étym.** Ce nom de famille vient du nom de la ville de Mauriac\*.

**GENET** (Jean) . Écrivain français (Paris 1910 . id. 1986). Abandonné par sa mère à l'Assistance publique, injustement accusé de vol à dix ans, placé dans une maison de redressement, engagé dans la Légion étrangère (1930), déserteur (1932), arrêté puis emprisonné à plusieurs reprises, Jean Genet fit, dans la première partie de sa vie, l'expérience de l'errance et de la réprobation. Dans son œuvre, ce que la société appelle le mal (vol, prostitution, délation, homosexualité) fut érigé en critère esthétique. Sa première publication, à compte d'auteur, fut un long poème, *Le Condamné à mort* (1942).

Mais c'est après sa rencontre avec Cocteau\* (1943) que Genet parvint à se vouer totalement à l'écriture. Se succédèrent alors les romans *Notre-Dame des Fleurs* (1944), *Miracle de la rose* (1946) et *Querelle de Brest* (1947), qui forment une sorte de geste du milieu des criminels, en partie autobiographique. Dans la même période, Genet donna encore une pièce de théâtre, *Les Bonnes\** (1947), un recueil de *Poèmes* (1948) et une autobiographie en partie fictive, *Journal du voleur* (1949). Après une période de silence, correspondant à la parution de l'étude de Jean-Paul Sartre\* *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), l'auteur revint au théâtre avec *Le Balcon\** (1956), *Les Nègres* (1959) et *Les Paravents* (1961). Puis il se consacra à un engagement politique radical, soutint les Black Panthers en 1970, défendit la cause des Palestiniens et celle de la Fraction armée rouge. Il laissa inachevé *Le Captif amoureux* (posth. 1986). Deux pièces inédites ont été publiées depuis sa mort, *Elle* (1989) et *Splendid's* (1993). . Jean Genet n'a pas manqué de faire scandale. Si Mauriac put dire de lui qu'il était un auteur «excrémentiel», Cocteau puis Sartre l'élevèrent au rang de moraliste. Au-delà de la provocation salutaire qu'il exerça sur la société, il fut avant tout un maître du lyrisme et ses écrits, pour violents qu'ils soient, laissent une immense place à l'émotion. . étym. Genet est peut-être le diminutif de Eugène, ou vient de genêt «arbrisseau» ou de genet «petit cheval de race espagnole».

**CAMUS** (Albert) . Écrivain français (Mondovi, Algérie 1913 . près de Villeblevin 1960). Issu d'un milieu très modeste, Camus entama des études de philosophie qu'il ne put achever à cause de la tuberculose. Trouvant en Jean Grenier son premier maître, il publia quelques articles et essais littéraires et adhéra quelque temps au parti communiste (1934-1937). Dès cette époque il fonda le Théâtre du Travail et publia son premier recueil d'essais, *L'Envers et l'Endroit* (1937). Ajourné à cause de son état de santé alors qu'il souhaitait s'engager au moment de la guerre, il vint à Paris et fut secrétaire de rédaction à Paris-Soir (1940-1941). Puis il entra dans le mouvement de résistance Combat et devint, après la libération de Paris, rédacteur en chef du journal qui parut sous le même titre. La publication en 1942 d'un roman, *L'Étranger\**, et d'un essai, *Le Mythe\* de Sisyphé*, lui apporta une renommée qui s'accrut encore avec les créations de ses pièces *Le Malentendu* (1944) et *Caligula\** (1945). Au moment du soulèvement de Sétif en Algérie (1945), Camus tenta vainement de mobiliser la conscience métropolitaine. La parution de *L'Homme révolté* (1951) entraîna une vive polémique puis une brouille définitive entre Camus et Sartre. Ce dernier lui reprochait, notamment, de confondre dans une même critique nazisme et stalinisme, alors que Camus, plus simplement, cherchait à définir une morale collective qui exaltât la solidarité humaine face au mal, dans le prolongement de son roman *La Peste\** (1947) et de ses chroniques, réunies sous le titre d'*Actuelles* (1950, 1953, 1958). La position de Camus, pendant la guerre d'Algérie, rencontra une certaine incompréhension : travaillant comme journaliste à L'Express (1955-1956), il se heurta à l'hostilité des Français d'Algérie lorsqu'il appela à la trêve, en 1956. La même année paraissait le roman *La Chute\** qui exprimait une remise en cause radicale de l'existentialisme sartrien. En 1957, il publia *L'Exil et le Royaume et les Réflexions sur la guillotine* et reçut

le prix Nobel de littérature «pour avoir mis en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes». Il mourut dans un accident de voiture, laissant un roman à l'état d'ébauche, *Le Premier Homme* (posth. 1994). . Si l'on a classé trop rapidement Camus parmi les philosophes existentialistes de l'absurde, il ne faut pas oublier que sa pensée a connu une évolution qui fait de lui un humaniste sceptique. La littérature, la politique ou la métaphysique ne produisent que des illusions dont il faut prendre conscience pour tenter de forger, au gré des engagements, sa propre liberté. C'est pour traduire cette pensée que son style dépouillé donne l'illusion de la neutralité, c'est aussi à cause d'elle qu'il rompit avec les sartriens. . [étym.](#) Camus est le sobriquet de celui «qui a le nez court et plat».